



LES IDEES PEDAGOGIQUES

DE

GOETHE

T A B L E D E S M A T I E R E S

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I Les Idées pédagogiques de Goethe et la critique allemande et française.....	28
CHAPITRE II La formation personnelle de Goethe...	51
CHAPITRE III Goethe et la pratique de la Pédagogie..	98
CHAPITRE IV Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister	121
CHAPITRE V Les Années de Voyage de Wilhelm Meister..	163
CHAPITRE VI La Province Pédagogique	235
CHAPITRE VII L'Education des Filles	280
CHAPITRE VIII Le Climat pédagogique à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle	312
CHAPITRE ix Goethe Pédagogue	358
CHAPITRE X .Originalité et Actualité des Idées pédagogiques de Goethe	440
CONCLUSION	498
BIBLIOGRAPHIE	506
INDEX des NOMS PROPRES	511
INDEX des MATIERES	516
TABLE des MATIERES	520

CHAPITRE VI

LA PROVINCE PEDAGOGIQUE

Etude d'une institution pédagogique
expérimentale conforme aux nouveaux
besoins de la Société.

LA PROVINCE PEDAGOGIQUE

Au chapitre XI du premier livre des Années de Voyage, Wilhelm avait fait part à Leonardo de son désir d'éduquer convenablement son fils. Il aurait souhaité se charger lui-même de cette éducation mais, devant sans cesse se déplacer, il se trouve dans l'obligation d'y renoncer. Leonardo lui avait de plus fait remarquer que, contrairement à ce qu'il pensait, c'était une erreur des parents de se croire apte à former leurs enfants. Il lui avait recommandé de confier Felix à une association pédagogique, fondée selon les principes d'un "vieil ami assez idéaliste". L'évolution profonde de la Société rend nécessaire de nouveaux établissements de formation. Fichte désirait lui aussi la création d'un séminaire où seraient formés des hommes nouveaux en vue d'un monde nouveau.

La description de cette institution pédagogique occupe les chapitres I et II du livre II, chapitres correspondants à la première visite de Wilhelm et le chapitre VIII de ce même livre, où Wilhelm vient retrouver Felix et constater les progrès de son éducation. Ces chapitres n'ont pratiquement subi aucun remaniement au cours des différentes étapes de la rédaction du roman. Il semble donc que les idées de Goethe n'aient pas évolué à ce point, ses idées pédagogiques étant liées aux conséquences des bouleversements politiques et sociaux de cette époque et à sa conception du rôle nécessaire d'une aristocratie seule apte à diriger les hommes et à faire leur bonheur, selon une philosophie générale reliant l'homme non seulement à la société qu'il sert mais au monde des êtres vivants et à la création en général.

Si, en dehors de la Province Pédagogique, Goethe n'a pas rédigé de traité d'éducation, les problèmes de formation l'ont toujours intéressé. Felix Steinmetz (op cit. p. 2) écrivait : "chez Goethe nous ne trouvons aucune oeuvre qui ait pour but l'Education présentée systématiquement mais il n'est peut être aucun maître de notre littérature qui ait été plus préoccupé par les idées pédagogiques de son époque que le jeune étudiant de Strasbourg enthousiaste pour la nature et les droits de la nature, et l'éducateur de prince de Weimar. Mais son génie était hostile à toute systématisation." Toutes Les oeuvres de Goethe contiennent des aperçus pédagogiques ou, tout au moins, des remarques sur la formation de l'Homme. Le nom même de Province Pédagogique est tout un programme. En effet, et avant toutes choses, il y a lieu de remarquer qu'il ne s'agit pas d'un lycée, d'un établissement classique composé de quelques bâtiments avec cour de récréation, et construit dans une ville d'une certaine importance. C'est au contraire une "province" - c'est-à-dire un vaste domaine, presque un territoire, consacré à la formation de jeunes gens et choisi à dessein à la campagne. C'est en effet en pleine campagne que la Province Pédagogique est installée, dans une région fertile, car l'agriculture sera appelée à y jouer un rôle de premier plan. L'étendue de la propriété permet l'élevage du mouton sur les hauteurs et, dans les vallées spacieuses, celui des bêtes à cornes. La culture des céréales a également sa place dans les activités agricoles et, comme la terre est fertile, la moisson s'annonce proche et abondante au moment où le père et le fils arrivent. (II; 1).

Comme l'Emile de Rousseau, les jeunes élèves de la "Province" seront donc élevés en milieu rural et au contact de l'agriculture "le premier et le plus respectable de tous les arts (Emile III p. 126). Influence de Rousseau sans doute, mais aussi de Fichte et de son Etablissement d'Education Nationale (National - Erziehungsanstalt) Toutefois, la Province Pédagogique n'est pas née ex nihilo de l'imagination de Goethe. Elle est en grande partie un démarquage des réalisations de Fellenberg, comme en font foi

les "Goethe und Schiller Archiv" de Weimar.

Elève de Pestalozzi, Fellenberg avait fondé à Hofwil, près de Berne, un école que tous les savants et personnages de marque de l'époque vinrent visiter ; parmi ceux-ci, von Stein, von Humboldt. Dans une lettre du treize septembre 1818 adressée à son ami Meyer, Goethe demande des renseignements sur cette institution en vue du placement d'un fils naturel de K. August, il recommanda l'établissement au duc qui y envoya plus tard un second fils naturel : ces deux enfants y restèrent jusqu'en 1820. Un échange de correspondance s'établit entre Goethe et Fellenberg et le duc visita lui-même l'Institut en 1817. En 1820, Goethe recut la visite du fils de Fellenberg et c'est quelques semaines après cette rencontre que la Province Pédagogique fait son apparition dans le Tagebuch. Aussi a-t-on pu dire que l'établissement de Fellenberg à Hofwil était l'arrière plan réel de la création poétique qu'est la Province Pédagogique (Otto Kohlmeyer die Pädagogische Provinz 1922.) En 1818, Goethe avait connu à Karlsbad un Secrétaire d'Etat russe, le Comte Capo d'Istria qui, sur l'ordre de l'Empereur Alexandre avait séjourné l'été 1814 à Hofwil pendant quelques semaines. Goethe eut entre les mains le rapport du Comte, rapport dont un exemplaire existait dans sa bibliothèque. (Rapport présenté à sa Majesté l'Empereur Alexandre par son Excellence Monsieur le Comte Capo d'Istria sur les établissements de M. de Fellenberg à Hofwil en octobre 1814 - publié la même année à Genève et Paris - 2ème édition 1817).

Fellenberg avait débuté comme propriétaire fermier et exploitant agricole (Landwirt). Il voyait le moyen de remédier aux défauts de l'époque dans une éducation raisonnée de la jeunesse, une éducation conforme aux besoins du temps et à la destinée de chaque classe sociale (conception fort voisine de celle de Goethe dans les Années de Voyage). Aussi décida-t-il de créer une sorte d'établissement pilote, pouvant servir de modèle d'abord pour le canton de Berne et ensuite pour la Suisse entière.

La majorité de la population vivant de l'agriculture, cette activité intéresse tout le pays, il est donc normal de fonder sur elle la formation de la jeunesse puisqu'elle est d'un intérêt général. Mais Fellenberg ne se borne pas à considérer le caractère pratique de l'agriculture, il y voit de plus un moyen de développer les possibilités de l'homme, une véritable action culturelle. Est-ce par humour qu'il déclarait que l'agriculture devait être une école d'attention et de réflexion "pour que le laboureur se distingue du boeuf qui le suit" ? C'est à Hofwil, près de Berne que Fellenberg fonda sur ses terres personnelles et, au début, avec ses propres finances, son établissement. "Je trouve disait-il à Capo d'Istria, qu'en plein champ et au milieu de la belle nature, j'ai beaucoup plus de moyens pour exercer l'attention et la réflexion de mes enfants, pour organiser leur esprit d'observation et leur désir d'apprendre que l'on en a dans les Ecoles où les enfants sont entassés entre quatre murailles sombres et disposés au découragement et à la paresse. Les miens sont gais, actifs, laborieux (Rapport p. 52). Persuadé que l'agriculture était un des principaux moyens de développer les qualités humaines (Rap. p.9), il s'efforça d'abord de créer une agriculture modèle (Musterlandwirtschaft) dans le cadre d'une ferme moderne. Il fonda ensuite un atelier de fabrication d'instruments aratoires puis un atelier de perfectionnement des moyens mécaniques de l'agriculture. Progressivement, cette installation se transforma en une sorte de lycée agricole, en un pensionnat pour enfants nobles "Gymnasium für Kinder vornehmer Stände" Une "école de pauvres" (Armenerschule) lui était adjointe. Fellenberg ajouta une école de formation de valets de fermes et ouvriers agricoles (Pflanzschule für Knechte und Landarbeiten) comportant toutes les spécialisations artisanales. En perpétuel développement, l'institution de Fellenberg voit se greffer sur l'école pour enfants pauvres un Cours Normal destiné à former les instituteurs ruraux du canton, avec utilisation de la méthode de Pestalozzi. Le tout fut enfin couronné par un "Institut d'agriculture théorique et pratique". Une école d'application "Musterübungeschule" représentait le type de l'école rurale.

Hofwil est à deux heures de Berne, dans un paysage de collines, vallées, ruisseaux, avec des échappées sur la montagne. Or Wilhelm Meister, lorsqu'il quitte la Province Pédagogique, aperçoit également des montagnes et, lorsqu'il revient un an après, il a franchi les Alpes, ce qui permet de situer également en Suisse la Province Pédagogique. Rousseau élevait aussi Emile à la campagne mais c'était avant tout pour l'isoler des villes, dans le cadre d'une éducation négative, pour qu'il soit "loin de la canaille des valets.. loin des noires mœurs des villes (Emile p. 85).

X

X X

Wilhelm n'est pas accueilli dans la Province Pédagogique comme le serait, dans un établissement d'éducation classique, un père d'élève venu inscrire son enfant. Les renseignements qu'il sollicite ne lui sont pas fournis d'emblée. Une sorte de "secret" règne dans cette institution. Bien que la Province Pédagogique ne soit pas directement reliée à la Société de la Tour, un certain hermétisme est de rigueur. Les procédés et buts pédagogiques ne sont révélés que peu à peu, le visiteur est comme "initié" aux méthodes utilisées qui ne lui sont pas expliquées franchement. On laisse le visiteur s'étonner, s'interroger et sa curiosité n'est satisfaite que peu à peu. Lorsque Wilhelm et son fils demandent aux jeunes gens en train de cultiver la terre qui sont leurs chefs, aucun ne peut le leur dire.

Wilhelm constate que les élèves ne portent pas d'uniforme mais des vêtements "d'une grande diversité de coupe et de couleur" ("dass in Schnitt und Farbe der Kleider eine Mannigfaltigkeit obwaltete") II; 1) Il en était de même dans l'Institut de Fellenberg où les pensionnaires étaient eux aussi sans uniforme. Wilhelm s'étonne de cette diversité, de

ces couleurs variées qui ne semblent liées ni à l'âge ni au métier des enfants.

X
X X

Ce qui frappe le plus Wilhelm est la manière de saluer des élèves au passage d'un supérieur, ils abandonnent leur travail et accomplissent des gestes qui paraissent étranges à un non initié. La manière de saluer semble varier selon l'âge des enfants et présenter un caractère visiblement symbolique, mais indéchiffrable pour qui n'en a pas la clef. En effet, les plus jeunes croisent les bras sur la poitrine en levant les yeux au ciel avec une expression joyeuse ; les garçons d'âge moyen mettent les bras derrière le dos et regardent à terre en souriant ; les plus âgés enfin, le corps droit, l'expression altière, les bras appliqués le long du corps, tournent la tête à droite et se mettent en rang, alors que les autres restent isolés à la place où ils se trouvent. Il s'agit là d'une gradation évidente, qui correspond visiblement à un degré bien déterminé de formation. C'est en vain que Wilhelm interroge un surveillant sur le sens de ces différentes marques extérieures de respect, on se borne à lui confirmer qu'elles indiquent bien le degré d'instruction de chacun des enfants. Mais, lorsqu'il insiste pour obtenir plus de précision, le surveillant le renvoie à une autorité supérieure, seule qualifiée pour répondre. Ici encore se retrouve le penchant à l'hermétisme souvent apparent au cours de l'oeuvre. Peut-être Goethe sentait-il lui-même le caractère factice et un peu ridicule de ce comportement exigé des élèves. Aussi éprouve t-il le besoin - pour rassurer le lecteur - de faire dire au surveillant que ces gestes "ne sont pas de vaines grimaces" (nicht leere Grimassen"). Les intéressés eux-mêmes, les enfants, ne reçoivent, des attitudes exigées d'eux, que des explications fragmentaires, progressives, encore leur demande t-on de garder le secret sur les quelques explications qui leur sont

fournies. La révélation est individuelle car "on adjoint à chacun de garder pour lui ce que l'on juge bon de lui révéler". Ce sens secret sauvegarde, nous dit-on, les bonnes moeurs. On ne voit pas nettement comment, et Wilhelm, assez peu satisfait de ces réponses dilatoires, essaie vainement d'obtenir plus de renseignements au moins sur la variété des vêtements des enfants. Mais, là encore, le surveillant déclare ne pouvoir en dire davantage, il lui laisse toutefois espérer qu'il sera renseigné avant de quitter la Province.

Wilhelm remarque que les enfants accompagnent de chants variés tous leurs travaux, il semble même qu'à chaque occupation corresponde un chant particulier. Il n'est pas douteux que cette place faite par Goethe au chant choral ne soit due à l'influence de Fellenberg qui donnait, lui aussi, une importance majeure au chant comme moyen d'éducation. Pour lui, le chant formait le caractère, calmait les passions, unissait pensées et sentiments, développait le goût, éveillait même le patriotisme et le sens religieux. La musique était également considérée comme formatrice, adoucissant le caractère et les passions, fortifiant l'amour de l'ordre. (Rapport p. 45). Il en est de même dans la Province Pédagogique, le surveillant déclare en effet à Wilhelm que le chant est le premier degré de l'éducation. Tout s'y rattache et tout passe par lui. Grâce au chant, le plaisir le plus élémentaire se trouve vivifié. Il n'est pas jusqu'à l'instruction religieuse et morale qui ne soit transmise par le canal du chant; la pédagogie du chant et de la musique, en elle-même, comporte d'autres avantages : en s'exerçant à noter par des signes sur le tableau les sons qu'ils émettent et inversement à tirer ces sons de leurs gosiers d'après les signes, puis en ajoutant un texte au-dessus de la notation musicale, les enfants exercent en même temps leur main, leurs oreilles et leur oeil et acquièrent plus rapidement une écriture correcte et bien moulée. Et, comme tout cela est, en dernière analyse, commandé par une mesure exacte, des nombres déterminés et précis, les élèves arrivent à comprendre la valeur et l'importance de l'arpentage et du calcul, beaucoup plus rapidement que par tout autre moyen (II; 1). La formation à la musique a donc une portée

interdisciplinaire et une influence capitale puisqu'elle est à la base de la pédagogie de la morale, de l'enseigner religieux, de l'initiation à l'écriture, au calcul, elle est de plus un excellent exercice sensoriel non seulement pour l'oreille mais pour l'oeil, développant également l'adresse tactile. Goethe considérait d'ailleurs que celui qui n'était pas doué en musique ignorait un tiers du monde.

Goethe va ici beaucoup plus loin que Fellenberg qui faisait étudier à ses élèves la théorie musicale mais n'en tirait pas des principes pédagogiques aussi absolus. Une telle place accordée à la musique dans l'éducation doit-elle être considérée comme relevant de l'utopie ? En partie, et il serait assez difficile d'appliquer un tel programme. Toutefois, il ne faut pas oublier que l'Antiquité dans ses conceptions pédagogiques lui reconnaissait une place de première importance. Le cithariste qui dirigeait, à Athènes, l'école de musique apprenait aux enfants la théorie musicale et le rythme poétique, mais choisissait des chants susceptibles de développer les sentiments patriotiques, religieux et moraux, le tout étant indissolublement lié. Musique et grammaire étaient à leur tour en étroite rapport au point d'être parfois enseignées par le même maître sous le nom unique de musique et par opposition à la culture du corps, la gymnastique. Le point de vue de Goethe n'est donc pas absolument indéfendable et on sait la place qu'a longtemps tenue le chant dans les écoles allemandes, où le professeur de musique occupe une situation nettement plus élevée que dans nos établissements. Dans la Province Pédagogique avoir une belle voix va être pour un élève un gage de réussite scolaire et le surveillant, en entendant chanter Félix, garantit à son père que tout ira bien. On ne peut qu'être surpris malgré tout par ce test de sélection. Mais il faut rappeler que dans la société des enseignants, le chant a une valeur sociale.

X

X X

L'étude de la musique instrumentale pose un problème : pour ménager les oreilles et le sens esthétique des élèves, on relègue les débutants dans un district éloigné; ils commencent même "au désert" l'étude de leur instrument et ne sont autorisés à se produire que lorsqu'ils ont atteint un certain niveau et peuvent décentement jouer en public. Goethe estime qu'il n'est guère, dans une société civilisée bien comprise, de plus cruel supplice que le voisinage d'un flutiste ou d'un violoniste en herbe". On retrouve ici l'horreur qu'inspirait à Goethe enfant tout ce qui était laid, et le principe consistait à écarter tout ce qui est inesthétique à la vue comme à l'ouïe (p. 152).

Grâce à ces chants, l'atmosphère de la Province Pédagogique est des plus gaies, bien éloignée des sombres établissements classiques, avec leurs bâtiments gris, à allure de prison. Goethe insiste sur la nécessité d'éduquer la jeunesse dans un milieu attrayant et celui de la Province l'est à ce point que Félix s'incorpore facilement au groupe et ne s'aperçoit pas du départ de son père ou du moins il n'en est pas peiné (moins que de devoir quitter son cheval, premier signe de son intérêt "inné" pour le dressage des chevaux).

X

X X

Habitués à voir les enfants commencer vers l'âge de six ou sept ans le cycle de leurs études, nous pouvons nous demander quel est le niveau de Felix à son entrée dans la Province. Avant tout nous ignorons quel est son âge. Compte tenu du fait qu'il monte bien à cheval et vu son comportement général, on peut le supposer âgé de 10 à 12 ans au moins. Quel est son niveau scolaire ? Un enfant de cet âge aurait, à notre époque, déjà terminé son cycle primaire.

Aucune mention n'est faite des connaissances que Felix a pu acquérir. Elles sont vraisemblablement rudimentaires, si l'on considère que personne ne s'est occupé de lui d'une manière sérieuse et suivie. Sait-il lire ? On peut en douter. Il a surtout vécu libre et heureux et c'est selon Rousseau l'essentiel au début de toute éducation. Emile en effet "sans troubler le repos de personne a vécu content, heureux, libre, autant que la nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainsi parvenu à sa 15ème année ait perdu les précédentes " (III; p.) Toutefois, à ce stade, Emile avait déjà subi une éducation méthodique, ce qui n'est pas le cas de Felix qui entre dans la Province Pédagogique avec un esprit relativement vierge de toute instruction. Mais là encore Rousseau est rassurant : "Cette époque (Emile est âgé de 15 ans) où finissent les éducations ordinaires est proprement celle où la nôtre doit commencer" (p. 246). La Province Pédagogique ne comportant pas de classe, le problème de l'intégration d'un nouveau venu ne soulève pas de difficulté. Le niveau des connaissances n'entre pas en ligne de compte. Aussi Felix se joint-il facilement à un groupe d'enfants, justement en participant à une séance de chant, cette discipline ayant, en plus, des vertus déjà énumérées, un caractère social qui cimenterait l'unité d'un groupe. (Il est à noter que le chant, surtout le chant choral, ne pouvait tenir une place valable dans la pédagogie de Rousseau, Emile étant éduqué seul et isolé des autres enfants). Une fois admis à ce curieux examen d'entrée, Felix comme une nouvelle recrue apprend le salut du premier degré, mains croisées sur la poitrine, yeux levés vers le ciel, mais l'exécute sans sérieux n'étant pas encore initié au sens symbolique de cette attitude.

En père enfin soucieux des études de son fils, Wilhelm pose différentes questions, mais sans recevoir de réponses satisfaisantes : car seuls les "Trois" (die Dreie), autorité suprême, sont habilités à le renseigner, ce qu'ils feront en échange de la confiance que Wilhelm leur témoigne en leur remettant son fils. On lui laisse toutefois entendre que là

Province Pédagogique comporte une sorte de temple où sont conservés "des objets visibles de vénération" ("die sichtbaren Gegenstände der Verehrung, die ich Heiligtümer nannte".) — Cette précision indique que la formation ne se bornera pas à être pratique, mais elle élèvera l'esprit des élèves jusqu'au domaine de la métaphysique. Nous retrouvons ici le caractère ésotérique de la "Société de la Tour" et l'influence maçonnique sur Goethe. Cette notion de "Supérieurs" plus ou moins inconnus se retrouve dans les rituels des différentes sectes maçonniques. Wilhelm, après avoir glané ces maigres renseignements, fait enfin la connaissance des autorités qui vont l'initier à leurs méthodes pédagogiques. Il est à noter que cette trinité rappelle également la direction collégiale de l'Institut d'Hofwil, où Fellenberg était assisté de deux "Inspektoren". Mais l'influence maçonnique est ici plus évidente, il en est de même dans la séparation des marques de respect en 3 niveaux.

Wilhelm est autorisé à poser des questions après avoir été mis, de manière un peu théâtrale, en présence des Trois : Il s'était arrêté devant un portail, à l'entrée d'un vallon boisé, enclos de murailles. A un certain signal, la petite porte s'ouvrit et un homme à l'aspect grave et respectable apparaît. C'est l'un des supérieurs qui avant toute chose définit le rôle de l'éducation, sa portée et ses limites. L'enfant en bonne santé est avantagé car il détient les germes de la formation que l'éducation se bornera à découvrir puis à développer. Les caractères innés représentent donc la base de tout travail pédagogique. L'éducation n'aura pas à créer - sauf sur un point - elle se bornera à développer, à construire avec les matériaux que la nature lui fournit. Tout éducateur aura pour principal souci d'abord de découvrir les penchants innés, les possibilités de ses élèves, puis de les développer, de les cultiver. Il n'y aura, de ce fait, pas de "caste" (école pour enfants nobles, école pour enfants pauvres ou orphelins) dans la Province Pédagogique. Les élèves seront classés selon leurs dispositions et la répartition des élèves se fera selon la profession envisagée et non selon leur situation sociale

("Berufsgliederung" et non "Ständische Gliederung").

Cette volonté déterminée de ne pas prendre en considération la classe sociale dont l'enfant est issu rapproche Goethe de Rousseau et l'éloigne de Pestalozzi et Fellenberg. Malheureusement, lorsqu'il s'agit des adultes, et de l'organisation de la société future, il semble bien que Goethe réserve presque exclusivement à la noblesse le pouvoir de direction.

Une chose toutefois n'est pas innée et constituera l'apport original de l'éducation. C'est elle qui fera de l'individu un homme. Il s'agit du "Respect" (die Ehrfurcht). Par cette conception du respect, Goethe reprend indirectement l'éducation du sens religieux tel que la concevait Fellenberg (religios - sittliche Erziehung). Les différents saluts que Wilhelm a observés depuis son entrée dans la Province traduisent les divers stades atteints par les enfants dans la conscience du respect. Le respect en effet, se situe à trois niveaux. "Vous avez vu trois sortes de gestes, et nous enseignons trois sortes de respect qui, lorsqu'ils se joignent pour former un tout, atteignent seulement alors leur maximum de force et d'efficacité". ("Dreierlei Gebärde habt Ihr gesehen, und wir überliefern eine dreifache Ehrfurcht, die, wenn sie zusammenfließt und ein Ganzes bildet, erst ihre höchste Kraft und Wirkung erreicht."). L'explication du caractère symbolique de chaque salut est alors donnée à Wilhelm. Une nette progression existe entre les trois saluts et par conséquent entre les trois formes de respect, situant l'individu par rapport à ce qui l'entoure, d'abord au-dessous de lui, puis à son niveau, et enfin au-dessus.

"Le premier est le respect de ce qui est au-dessus de nous : cette attitude, les bras croisés sur la poitrine, le regard joyeusement dirigé vers le ciel, nous l'imposons aux tout petits et nous leur demandons de témoigner qu'il y a là-haut un Dieu qui se reflète et se révèle dans la personne des parents, des maîtres et des moniteurs." ("Das erste ist Ehrfurcht vor dem, was über uns ist, Jene Gebärde, die Arme kreuzweis über die Brust, einen freudigen Blick ge-

gen Himmel, das ist, was wir unmündigen Kindern auflegen und zugleich das Zeugnis von ihnen verlangen, dass ein Gott da droben sei, der sich in Eltern, Lehrern, Vorgesetzten abbildet und offenbart" p. 155). Etrange conception qui mêle religion et hiérarchie sociale, et transforme les autorités en représentants de Dieu inculquant aux enfants, dès l'âge le plus tendre le respect de l'ordre établi. Ce serait toutefois fausser la pensée de Goethe de voir dans cette conception une façon de conforter le pouvoir temporel. S'il y a des rapports étroits entre religion et hiérarchie politique c'est que cette dernière traduit elle aussi l'ordre général de la Société et par là, reflète l'ordre cosmique.

"Le second est le respect de ce qui est au-dessous de nous, . Les mains jointes et en quelque sorte liées derrière le dos, le regard abaissé et souriant, discret, signifient que l'on doit considérer la terre attentivement et d'un oeil serein. Cette terre qui nous donne la possibilité de nous nourrir, nous accorde des joies indicibles, mais nous apporte aussi des souffrances démesurées" ("Das zweite : Ehrfurcht vor dem, was unter uns ist. Die auf den Rücken gefalteten, gleichsam gebundenen Hände, der gesenkte, lächelnde Blick sagen dass man die Erde wohl und heiter zu betrachten habe ; sie gibt Gelegenheit zur Nahrung ; sie gewährt unsägliche Freuden; aber unverhältnismässige Leiden bringt sie. p. 155). Ce deuxième stade n'est que temporaire, car on libère le plus rapidement possible les élèves de cette attitude, relativement passive et contemplative, pour les encourager à se tourner vers leurs camarades, à prendre exemple sur eux car l'enfant ne doit pas être isolé, il appartient à un groupe, préfiguration de la société dans laquelle il vivra un jour. "Ce n'est qu'en faisant corps avec ses camarades qu'il affrontera le monde" ("nur in Verbindung mit seinesgleichen macht er Fronte gegen die Welt").

Le point de vue de Goethe est ici à l'opposé de celui de Rousseau, qui isolait Emile de ses semblables pour l'éduquer dans la solitude. Déjà apparaît clairement dans la Province Pédagogique le but avant tout social de l'éducation nouvelle : faire de l'individu un membre de la société. Wilhelm demande si la crainte ne peut pas être à l'origine de sentiments plus élevés : les Trois lui répondent que la crainte est conforme à la nature, mais que le respect ne l'est pas : tout homme cherche à se débarrasser de la crainte et aspire à la liberté. Le respect est tout autre chose "Craindre est facile, mais pénible ; garder le respect est difficile mais doux" ("Sich zu fürchten ist leicht, aber beschwerlich; Ehrfurcht zu hegen ist schwer, aber bequem" II; 1). L'homme n'admet pas naturellement le respect, il ne s'y résoud jamais seul, des êtres privilégiés, qu'on a toujours considérés comme des saints, ont inné en eux, ce sens du respect, mais chez l'homme ordinaire c'est un "sens supérieur qui doit venir s'ajouter à sa nature". ("es ist ein höherer Sinn, der seiner Natur gegeben werden muss").

Cette notion de respect sera à la base de la discipline imposée aux élèves : Wilhelm constate en effet que certains enfants s'abstiennent de saluer les surveillants, il apprend qu'il s'agit de punis et que c'est la plus grave sanction d'être déclaré indigne de témoigner du respect, d'être obligé de se montrer grossier et mal élevé. Si l'élève s'obstine à ne pas respecter les règles du groupe il est remis à sa famille avec un bref rapport sur son comportement car "celui qui ne veut pas se soumettre aux lois, doit quitter la contrée où elles sont en vigueur". ("Wer sich den Gesetzen nicht fügen lernt, muss die Gegend verlassen, wo sie gelten" II; 2). On mesure ici combien grande est l'évolution de Goethe depuis sa jeunesse, lorsque pour lui le titan et le génie foncièrement asociaux représentaient un idéal et que sur eux reposait l'espoir d'ébranler et de ruiner une société sclérosée.

Le système disciplinaire de la Province Pédagogique rappelle celui pratiqué dans l'Etablissement de Fellenberg à Hofwil, où aucun des moyens ordinaires d'encouragements et de répression n'était utilisé; il n'y avait ni premier, ni dernier, ni prix, ni médailles, aucun châtement humiliant seulement une récapitulation faite en présence des élèves par le professeur; les enfants se justifiaient avec liberté et cédant non à l'autorité mais à la confiance (Rapportⁿ 20). Système plus libéral que celui de Basedow qui admettait les châtements corporels. Les autorités séparant nettement, dans la Province Pédagogique, le respect de la crainte, celle-ci sera bannie en tant que procédé d'éducation, car elle est un affaiblissement, une négation de l'homme. Le respect est une notion fondamentale du système éducatif, comme la morale chez Platon. Il est l'objet de toutes les vraies religions. "Aucune religion qui se fonde sur la crainte ne saurait retenir notre attention. L'obligation au respect doit en effet être comprise comme l'acceptation libre d'un ordre supérieur, naturel, moral et divin (tr. 1105)

Parallèlement aux trois catégories de respect, les Sages de la Province distinguent trois sortes de religion, fondées chacune sur un des trois respects : "La religion qui se fonde sur le respect de ce qui est au-dessus de nous, nous la nommons ethnique : c'est la religion des peuples, le premier affranchissement heureux d'une misérable crainte, toutes les religions païennes, quel que soit leur nom, sont de cette espèce". (Beider Ehrfurcht, die der Mensch in sich walten lässt, kann er, indem er Ehre gibt, seine Ehre behalten, er ist nicht mit sich selbst veruneint wie in jenem Falle. Die Religion, welche auf Ehrfurcht vor dem, was über uns ist, beruht, nennen wir die ethnische, es ist die Religion der Völker und die erste glückliche Ablösung von einer niedern Furcht ; alle sogenannten heidnischen Religionen sind von dieser Art, sie mögen übrigens Namen haben, wie sie wollen (II, 1150). A un niveau supérieur nous trouvons la seconde religion qui n'est plus celle du peuple - plus ou moins primitif, mais celle de l'homme évolué, du sage. "La seconde religion qui repose sur le respect de

nos égaux, nous l'appelons philosophique ; car le philosophe qui se place dans la région moyenne, doit faire descendre jusqu'à lui, ce qui est au-dessus de lui, et ramener à son niveau ce qui est en-dessous, et ce n'est qu'à cet état intermédiaire qu'il mérite le nom de sage. Capable aussi de percevoir la relation dans laquelle il se trouve avec ses égaux, et partant, avec l'humanité tout entière, avec toutes les choses terrestres, nécessaires ou fortuites qui l'entourent, lui seul, au sens cosmique, vit dans la vérité" (Die zweite Religion, die sich auf jene Ehrfurcht gründet, die wir vor dem haben, was uns gleich ist, nennen wir die philosophische : denn der Philosoph, der sich in die Mitte stellt, muss alles höhere zu sich herab, alles Niedere zu sich herab ziehen, und nur in diesem Mittelzustand verdient er den Namen des Weisen. Indem er nun das Verhältnis zu seinesgleichen und also zur ganzen Menschheit, das Verhältnis zu allen übrigen irdischen Umgebungen, notwendigen und zufälligen, durchschaut, lebt er im kosmischen Sinne allein in der Wahrheit (II, 1 p. 156). Nous retrouvons ici, se précisant peu à peu par touches successives, cette harmonie entre l'homme et le monde, synchronisme supérieur auquel Makarie était elle aussi parvenue par la piété.

La troisième religion est fondée sur le respect de ce qui est au-dessous de nous, on l'appellera religion chrétienne car c'est dans cette doctrine surtout que cette attitude de l'esprit se manifeste. Les Trois considèrent qu'elle représente un idéal, car "elle est l'aboutissement suprême auquel l'homme pouvait et devait parvenir" ("es ist ein Letztes, wozu die Menschheit gelangen konnte und musste". II; 1). "Arriver à considérer comme choses ^{divines} l'abaissement et la pauvreté, la souffrance et la mort, voir dans le péché et le crime non des obstacles mais des moyens de sanctification, c'est parvenir à un tel niveau que l'humanité ne peut plus désormais revenir en arrière depuis la réalisation de cette religion qui s'est divinement incarnée" (p. 1106). Notons toutefois que l'éducation religieuse telle qu'elle sera donnée dans la Province Pédagogique ne fait place ni à l'idée de péché, ni à l'idée de rachat. Elle n'est donc pas

conforme à l'orthodoxie chrétienne. C'est qu'en réalité les Trois ne se sont pas ralliés à la religion du Christ mais aux trois religions à la fois car "c'est leur réunion qui donne proprement la vraie religion. Des trois respects, découle le respect suprême, le respect de soi-même". ("denn sie zusammen bringen eigentlich die wahre Religion hervor ; aus diesen drei Ehrfurchten entspringt die oberste Ehrfurcht, die Ehrfurcht vor sich selbst II;1).

C'est par cette religion de synthèse que l'homme s'élèvera au plus haut sommet qu'il soit capable d'atteindre. Il pourra se considérer comme la création la plus heureuse de Dieu et de la nature. D'ailleurs, une grande partie du monde professe à son insu cette doctrine, en pratiquant nous dit-on, le Credo. Car, d'après le porte parole des Trois le premier article ... du symbole des Apôtres est "ethnique" (Ethisch) et s'applique à tous les peuples de la Terre : le second est chrétien (christlich) et s'adresse particulièrement à ceux qui luttent avec la souffrance et sont glorifiés en elle, le troisième enfin enseigne une communauté spirituelle des Saints c'est-à-dire ceux qui ont atteint le plus haut niveau à la fois de la bonté et de la sagesse. Aussi, les trois personnes divines représentent-elles l'unité suprême.

D'une telle conception découlera un enseignement religieux pratiquement sans dogme et observant par là, à l'égard des églises établies, une neutralité déjà réclamée dans l'enseignement par Basedow et appliquée par Fellenberg. Dans la "Profession de Foi du Vicaire Savoyard", Rousseau insistait déjà sur la supériorité du sentiment religieux sur le culte et les dogmes : "j'adore la puissance suprême et je m'attends sur ces bienfaits, je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté par la nature elle-même (Emile 337)... Les idées générales et abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes, jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité p.331) Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent" (361). A propos de l'éducation religieuse de Sophie, Rousseau insiste à nouveau

sur l'inutilité des dogmes "Négligez donc tous ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées ... Maintenez toujours vos enfants dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale (p. 481). La conception de Goethe telle qu'elle est exprimée par les Sages de la Province Pédagogique n'est donc pas originale, sauf peut-être en ce qui concerne l'interprétation de la Sainte Trinité. Elle reflète un courant de pensée assez général, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle.

L'enseignement religieux tel qu'il est conçu dans la Province Pédagogique initie les enfants d'abord à l'aspect moral du christianisme, l'aspect historique ne leur étant révélé que plus tard. Leur éducation les aura conduits à aplanir le seuil existant entre leur moi et le monde extérieur. Elle étendra l'aspect religieux à l'activité de chaque jour, où le respect unit à la fois religion et morale. Wilhelm va visiter le sanctuaire où les élèves apprendront par la contemplation de fresques l'histoire des religions et par elles approfondiront leur sens religieux et moral. On ne saurait ne pas être frappé par le caractère enfantin, presque puéril de cette imagerie d'Epinal faisant défiler les grandes scènes de l'histoire des Hébreux. Il faut vraiment que la culture de Wilhelm ait été sommaire pour qu'en contemplant ces fresques il voie s'ouvrir "maints aperçus nouveaux" ("Manche neue Ansichten" II; 2). Certes, ces peintures sont avant tout destinées à l'instruction d'enfants et aussi Wilhelm se réjouit-il à la pensée que Felix, grâce à cette "admirable et si parlante présentation" "eine so würdige simliche Darstellung," va acquérir, pour sa vie durant, la connaissance de "ces grands et mémorables évènements exemplaires" "jene grossen betendenden musterhaften Ereignisse" comme s'il y avait assisté.

Goethe déclare que Wilhelm finit par ne plus avoir pour ces images que les yeux de son enfant et que "dans ce sens" sa satisfaction fut complète. Ne peut-on se demander si ce restrictif, "dans ce sens" ne trahit pas une certaine insatisfaction de Goethe lui-même devant l'insuffisance de

sa pédagogie religieuse ? Bien que n'aimant pas Basedow, Goethe se rapproche ici de sa conception de "l'histoire illustrant la morale". Cet enseignement tardif de la religion est également conforme aux idées de Basedow, qui ne voulait pas que celle-ci fût enseignée avant l'âge de 15 ans. Influence plus nette encore de Fellenberg, pour qui l'enseignement religieux commençait par l'observation d'images de l'Ancien Testament (Rap. p. 25). C'est par l'Ancien Testament qu'on commence à Hofwil l'instruction religieuse des élèves, il s'agit à cette époque de les pénétrer de plus en plus de l'idée de l'existence de Dieu, de celle de ses relations avec les hommes. Un bon choix de tableaux de l'Ancien Testament remplit parfaitement ce but. Il est vrai que Goethe avait toujours considéré l'Ancien Testament comme un livre éminamment pédagogique. Il écrivait déjà, dans "Poésie et Vérité", qu'il devait à la Bible sa culture morale (Ich für meine Person hatte sie - die Bibel - lieb und wert, denn fast ihr allein war ich meine sittliche Bildung schuldig".) Malgré cela, Wilhelm s'étonne de l'importance accordée à l'histoire du peuple juif et que des scènes de l'Ancien Testament soient mêlées à des scènes de la mythologie. Mélange voulu sciemment car le "groupement" est en effet à base "Symphonique", néologisme créé par Goethe pour exprimer la simultanéité et l'accord de la pensée et des sens.

X

X X

L'histoire d'Israël servira de modèle de base, à cet enseignement historique et religieux à la fois et Goethe tient à expliciter par la bouche d'un des directeurs de la Province sa position en face du peuple juif. (II;2). Il considère curieusement la religion juive comme païenne (heidnische Religion) mais lui reconnaît de grands mérites, car elle a permis au peuple juif de durer et c'est le critère

que retiendra le "tribunal du Dieu des peuples" (der Richterstuhl des Gottes der Völker). Le peuple juif, pour Goethe, a peu de vertus (wenig Tugenden) et la plupart des défauts des autres peuples (die meisten Fehler anderer Völker) mais il n'a pas son pareil pour la fermeté, la vaillance et la ténacité. Il est, il a été et il sera pour célébrer à travers tous les temps le nom de Jehovah. (den Namen Jehova durch alle Zeiten zu Verherrlichen). Ce peuple a également le mérite d'avoir une admirable collection de livres sacrés, et celui de donner à son Dieu "une figure humaine dans toute sa dignité et de représenter l'idolâtrie mauvaise sous la forme d'animaux et de monstres".

X

X X

La fresque présentée à Wilhelm se borne curieusement à représenter les principales scènes de l'Ancien Testament : mais le Christ n'apparaît pas. A Wilhelm étonné on répond que c'eût été une erreur d'introduire la vie du Christ à la fin de la fresque : "car la vie de l'homme divin n'a pas la moindre attache avec l'histoire de son temps" ("Das Leben dieses göttlichen Mannes, steht mit der Weltgeschichte seiner Zeit in keiner Verbindung" (II;161). Sa vie fut une vie privée, son enseignement s'adressait à des individus isolés. Or ce qui se passe à l'intérieur des individus n'appartient pas à l'histoire universelle et par là à la première religion, mais à la seconde religion, la religion des sages, et cette religion est illustrée dans une seconde galerie.

Les tableaux de cette nouvelle galerie ne représentent plus des faits ou des événements comme les scènes historiques de l'Ancien Testament, mais des miracles et des paraboles. Le guide explique à Wilhelm le sens profond du miracle et

de la parabole, "par eux c'est un univers nouveau qui se découvre. Les premiers rendant l'habituel extraordinaire, les seconds l'extraordinaire habituel". ("Durch Wunder und Gleichnisse wird eine neue Welt aufgetan. Jene machen das Gemeine ausserordentlich, diese das Ausserordentliche gemein" II; 1). Wilhelm remarque que les fresques s'arrêtent à la représentation de la Cène et ne représentent pas la mort du Christ. Cette coupure entre la Cène et la Passion est voulue et s'explique par des motifs pédagogiques. Dans chaque enseignement on veille à séparer ce qui peut être séparé ; c'est comme cela seulement que l'importance relative des thèmes traités arrive à se faire jour dans L'apprentissage des jeunes. La vie par contre mêle et confond tout. ("Das Leben mengt und mischt ohnehin alles durcheinander." II;163).

Au cours de son existence, le Christ apparaît comme un véritable philosophe, comme un sage au sens le plus élevé. Pour la partie la plus noble de l'Humanité, son existence est plus instructive, plus féconde que sa mort. Certes la mort du Christ est exposée aux élèves mais on voile ses souffrances car le spectacle doit être intolérable aux yeux des hommes et sa signification mystique échapperait aux enfants. "C'est une témérité coupable que d'étaler l'appareil du supplice et le divin martyr aux regards du soleil qui se voile la face lorsqu'un monde infâme lui imposa ce spectacle, que de jouer et badiner avec ce profond mystère, où se cache la profondeur divine de la souffrance". ("Wir halten es für eine verdammungswürdige Frechheit, jenes Matergerüst und den daran leidenden Heiligen dem Anblick der Sonne auszusetzen, die ihr Augesicht verbarg, als eine ruchlose Welt ihr dies Schauspiel aufbrang, mit diesen tiefen Geheimnissen, in welchen die göttliche Tiefe des Leidens verborgen liegt, zu spielen, zu tändeln" II, 2. p.164).

Wilhelm n'a connu que les religions des deux premiers stades correspondant au monde extérieur que l'on peut expliquer aux élèves dès l'enfance, et au monde intérieur et particulier de l'esprit et du cœur explicable seulement à ceux qui ont acquis par l'âge une certaine réflexion.

Le troisième stade n'est révélé qu'une fois l'an aux élèves qui quittent l'établissement. "Cette dernière religion, issue du respect de ce qui est au-dessous de nous conduit à la vénération de ce qui nous inspire normalement le dégoût, la haine et le désir de fuir. Aussi sera t-elle révélée aux élèves comme une sorte d'équipement au moment de leur entrée dans le monde afin qu'ils sachent où le prendre "le jour où le besoin s'en fera sentir" (II; 2).

Cet ensemble de fresques religieuses ou philosophiques sous-tend l'enseignement de la religion et de la morale.

On peut se demander si la méditation de ces fresques ne remplace pas également l'enseignement de l'histoire, discipline qui semble ignorée dans la Province Pédagogique. Goethe tenait-il cette discipline pour inutile ou pour incompatible avec les possibilités intellectuelles des enfants comme le pensait Rousseau : "Par une erreur encore plus ridicule on leur fait étudier l'histoire, on imagine que l'histoire est à leur portée parce qu'elle n'est qu'un recueil de faits. Mais qu'entend-on par ce mot de "fait" ? Croît-on que les rapports qui déterminent les faits historiques soient si faibles à saisir que les idées s'en forment sans peine dans l'esprit des enfants ? Croit-on que la véritable connaissance des événements soit séparable de celle de leurs causes, de celles de leurs effets et que l'histoire tienne si peu au moral qu'on puisse connaître l'un sans l'autre (Emile II p.106-107). Il semble plutôt que Goethe voit dans l'étude de l'histoire un élargissement de l'étude de l'Histoire Sainte. Il croit à la vertu éducative de l'histoire, à l'appel du saint et du héros, aussi s'oppose t-il à la critique historique dans la pédagogie de l'histoire, une telle attitude de l'esprit tuant l'enthousiasme. Cette conception est voisine de celle de Basedow, qui souhaitait que l'histoire fût présentée par un recueil de récits bien choisis "pour faire ressortir les grands exemples moraux" . Peu importe alors l'exactitude et la stricte vérité du récit.

Avant de quitter la Province Wilhelm obtient enfin quelques explications sur la diversité des vêtements qu'il a constatée chez les élèves : cette latitude de choix laissée aux enfants permet de déceler leur caractère : l'établissement a des réserves de tissu et de garnitures et les élèves peuvent choisir le tissu et la couleur qui leur plaît ainsi que la coupe et la forme de leur vêtement. Les pédagogues pourront alors découvrir les dispositions d'esprit et les habitudes de comportement des élèves. Les couleurs correspondant aux dispositions d'esprit, et la coupe au comportement (II; 2). Toutefois, ce jugement porté sur le caractère des enfants est faussé dans une certaine mesure par l'esprit d'imitation et l'esprit grégaire (Nachahmungsgeist Neigungsich anzuschliessen). Les élèves n'osent choisir quelque chose de trop original, ils choisissent presque tous un modèle connu. Mais cette orientation du choix elle-même permet de tirer, malgré tout, certaines conclusions car elle rattache l'enfant à tel ou tel groupe : à tel ou tel parti. Les Trois sont foncièrement opposés au port de l'uniforme car "il dissimule le caractère et, plus que tout autre déguisement, il soustrait au regard des supérieurs les qualités individuelles des enfants". (Denn der Uniform sind wir durchaus abgeneigt, sie verdeckt den Charakter und entzieht die Eigenheiten der Kinder, mehr als jede andere Verstellung, dem Blicke der Vorgesetzten" (II; 3, p 166).

La première visite de Wilhelm à la Province Pédagogique se termine sur ces explications. Il n'a été initié qu'à la formation morale et religieuse, et à la conception de la discipline, mais il n'a pas encore visité les domaines réservés à la pédagogie des diverses disciplines, à la formation spécialisée et professionnelle.

Plusieurs années s'écoulaient avant le retour de Wilhelm dans la Province Pédagogique (Livre II; chap. 8). Felix a grandi et son éducation semble être pratiquement terminée.

Wilhelm ne semble être resté en relation ni avec son fils ni avec l'Etablissement car il ignore dans quelle branche Felix a été spécialisé, et ce n'est pas sans surprise qu'il retrouve le jeune homme éleveur de chevaux. Il est étrange que l'orientation de l'enfant puis de l'adolescent ait été conduite sans que le père, responsable, ait été consulté. Certes, Jarno avait bien expliqué à Wilhelm l'incompétence des parents en matière d'éducation; il n'en reste pas moins étonnant que le père n'ait pas un mot à dire sur le choix de la future carrière de son fils, et qu'il s'en soit d'ailleurs complètement désintéressé, faisant aveuglément confiance, sans doute, à la compétence des directeurs de la Province Pédagogique.

Felix explique comment il a été procédé à son orientation après une phase d'observation assez conforme à nos théories modernes sur l'orientation scolaire et professionnelle ; les premiers temps de la "période d'épreuve" (Prüfezeit") lui ont été pénibles. On lui avait retiré son cheval et il était obligé d'aller à pied. Astreint à des travaux agricoles, il ne leur trouvait aucun charme et c'est sans entrain et à contrecœur qu'il s'occupait des animaux domestiques dont il avait la charge. Mais tout changea lorsqu'il fut promu à la catégorie des cavaliers. Certes, la garde des juments et des poulains ne présente pas uniquement des aspects agréables mais la pensée que le jeune poulain qui gambade près de sa mère deviendra un cheval et portera gaillardement son cavalier a quelque chose de réconfortant. Tout autre est l'élevage des veaux et des cochons dont la carrière consiste à s'engraisser et à se faire abattre (II; 8). Assez curieusement, Goethe qui a décrit dans les moindres détails la technique du tissage et du filage du coton ne nous dit rien de l'art de dresser les chevaux et nous ignorons comment Felix est parvenu à devenir assez rapidement d'ailleurs un spécialiste de cette profession.

X

X X

Wilhelm va ensuite visiter tout à tour les différents secteurs de la Province Pédagogique mais ne verra pas, curieuse lacune, celui où précisément son fils s'est formé. Au fond, le personnage de Felix ne semble pas intéresser réellement Goethe, il est inconsistant, sans personnalité réelle, et nous ne savons rien des progrès qu'il a accomplis, de la formation de son caractère, en un mot de son éducation. Quelques brèves notations nous apprennent que son éducation a du réussi puisqu'il a changé à son avantage et à la satisfaction de son père. Son développement physique est satisfaisant, le jeune garçon est sur le point d'être un jeune homme, il semble être en excellente santé, il sait se présenter avec aisance, il est même spirituel dans la conversation. Tous ces traits physiques et moraux malgré tout assez superficiels, enchantent Wilhelm qui ne semble pas exiger autre chose. Il est vrai qu'on ne lui avait rien promis lorsqu'il était venu présenter son fils, on pourrait presque dire s'en débarrasser. (II;8) L'un des Trois avait été alors assez évasif en indiquant à Wilhelm ce qu'on ferait de son fils : "vous le retrouverez en quelque manière plus ou moins développé mais assurément dans le sens désirable et en tous cas pas troublé, chancelant, ni instable". (II; 2 dass Ihr ihn auf irgendeine Art, mehr oder weniger, aber doch nach wünschenswerter Weise gebildet und auf alle Fülle nicht verworren, schwankend und unstät wiederfinden sollt").

X

X X

Sans transition, Wilhelm et son fils arrivent à cheval sur les lieux d'une grande foire organisée et contrôlée par les autorités de la Province Pédagogique. Cela est assez curieux et ne s'explique que par les liens qui unissent les Trois à la Société de la Tour et à la direction maçonnique de l'Etat où se situe la Province Pédagogique. Beaucoup

d'agitation, de bruit, de vie mais dans l'ordre et la discipline. Bien qu'ayant assez passivement abdiqué tout contrôle de l'éducation de son fils entre les mains des dirigeants de la Province, Wilhelm ne peut s'empêcher, enfin, d'être inquiet et de s'interroger sur le développement intellectuel de Felix au milieu de cette vie rude et de cette activité centrée uniquement sur l'acquisition d'un métier relativement manuel. Certes, Rousseau défendait, lui aussi, l'intérêt de l'activité manuelle mais il n'y voyait qu'une étape indispensable. Toutefois, il exigeait la connaissance d'un métier, d'un vrai métier où les mains travaillent plus que la tête". Mais cette activité devait amener l'élève à la réflexion, au développement de ses facultés intellectuelles. "Si jusqu'ici je me suis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps et du travail des mains, je donne insensiblement à mon élève le goût de la réflexion et de la méditation, pour balancer en lui la paresse qui résulteraient de son indifférence pour les jugements des hommes et du calme de ses passions. Il faut qu'il travaille en paysan et pense en philosophe pour n'être pas aussi fainéant qu'un sauvage. Le grand secret de l'éducation est de faire que les exercices du corps et ceux de l'esprit servent de délassement les uns aux autres". (Emile III; 236).

Dans la Province Pédagogique, il ne semble pas que l'activité manuelle soit conçue comme stimulant de l'activité intellectuelle car cette dernière n'apparaît pas au premier regard et semble négligée au point que Wilhelm se demande "à quel exercice on astreint encore les élèves pour éviter que le jeune homme livré à de si rudes travaux, ne devienne aussi sauvage que les animaux qu'il nourrit et qu'il dresse" (II; 8).

X

X X

Wilhelm apprend enfin et avec satisfaction qu'en même temps que le dressage des chevaux les jeunes gens pratiquent les langues étrangères. Toutefois le point de vue est à l'opposé de celui de Rousseau. L'activité intellectuelle n'est plus le but à atteindre, elle sert uniquement à tempérer la rudesse des métiers manuels. Aussi, l'étude des langues étrangères est-elle la première discipline intellectuelle mentionnée dans ce curieux établissement d'éducation, et encore est-ce dans une intention d'utilité pratique et non de culture générale. "Nous avons été amenés à faire apprendre les langues étrangères déclare le surveillant, en considérant que nous avons ici des jeunes gens de tous les pays du monde".

L'enseignement des langues vivantes est curieusement conduit car on peut se demander s'il existe des professeurs. Il semble que l'on se borne à un enseignement mutuel. Pour empêcher que les élèves compatriotes ne se groupent entre eux (réaction normale et fréquente lorsqu'on se retrouve à l'étranger) et ne forment des coteries en s'isolant de leurs camarades d'autres nations, la direction les incite à s'enseigner réciproquement leur langue. Méthode pratique, pédagogie directe, certes, mais il est possible de s'interroger sur les capacités de ces élèves (assez incultes par ailleurs) à enseigner une langue qu'ils parlent mais qu'ils n'ont jamais systématiquement étudiée.

La connaissance d'une langue étrangère est reconnue pour indispensable car, dans le commerce, en particulier dans les foires, l'acheteur aime à marchander et à trafiquer dans sa propre langue. En pédagogie des langues, les théories modernes insistent sur la nécessité de mettre l'élève dans un "bain sonore" où il n'entend que les sons étrangers : on crée par là un milieu qui s'efforce de remplacer le séjour en pays étranger. Goethe déjà avait découvert cette nécessité pédagogique et les enfants de la province parlent une seule et même langue pendant tout un mois "en vertu du principe qui veut que l'on n'apprenne rien en dehors de l'élément qu'il s'agit de dompter" ("nach dem Grundsatz, dass man nichts lerne ausserhalb des Elements, welches bezwungen werden soll" (II; 8).

Felix a choisi l'italien et chante dans cette langue en gardant ses chevaux. Nous ne lui connaissons aucune autre activité intellectuelle.

Cette méthode informelle d'enseignement des langues est toutefois tempérée dans certains cas. En effet, lorsqu'un élève montre des dispositions particulières pour telle ou telle langue, on lui procure une "instruction suivie et sérieuse" (treuer und gründlicher Unterricht) mais l'élève n'est pas pour cela isolé, cet enseignement spécialisé lui est inculqué "au sein même de cette vie en apparence si tumultueuse (mitten in diesem tumult-voll scheinenden Leben) on profite seulement des heures de loisir, de solitude et de calme pour lui donner un enseignement spécialisé - et le surveillant prétend même qu'il y a des "pédants" parmi ceux qu'ils désignent avec humour sous le nom de "grammairiens montés" (Reitende Grammatiker). Pour les pédagogues de la province, "les activités pratiques sont infiniment plus qu'on ne croit, compatibles avec une instruction répondant à toutes les exigences" (Lebenstätigkeit und Tüchtigkeit ist mit auslangendem Unterricht weit verträglicher, als man denkt II;8). Goethe une fois de plus est voisin ici de Rousseau qui remarquait également : "C'est une erreur de croire que l'exercice du corps nuise aux opérations de l'esprit comme si ces deux actions ne devaient pas marcher de concert et que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre ! (Emile II; 118) L'enseignement de l'éducation physique n'est pas mentionné dans la Province, sans doute Goethe estime-t-il que les travaux manuels généralement agricoles la remplacent avantageusement.

En dehors de l'enseignement des langues, il ne semble pas y avoir d'enseignement méthodique des matières de base. Goethe ne parle même pas de l'apprentissage raisonné de la langue maternelle. Aucun cours d'allemand n'est donné aux élèves dont c'est la langue. Les étrangers l'apprennent eux par la fréquentation des jeunes allemands et l'enseignement mutuel dans le cadre de la pédagogie des langues vivantes. Rousseau s'opposait à l'étude des langues étrangères débutée trop tôt; il lui était favorable, par contre au moment de

l'adolescence, et sur ce point, il n'y a pas opposition entre sa théorie et celle de Goethe. "On sera surpris, écrit-il, que je compte l'étude des langues au nombre des inutilités de l'éducation, mais on se souviendra que je ne parle ici que des études du premier âge et qu'on puisse dire, je ne crois pas que, jusqu'à l'âge de 12 ou 15 ans, nul enfant, les prodiges mis à part, aient jamais vraiment appris deux langues (Emile p. 10). La conception de Goethe de profiter de la co-existence dans un même établissement d'enfants de nationalités différentes pour développer l'enseignement des langues étrangères, était une conception riche d'avenir puisqu'elle est mise en pratique, de nos jours, dans de nombreux établissements scolaires (Lycée pilote de Sèvres, lycées européens de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, Lycée international du CERN à Ferney-Voltaire..) Toutefois, dans ces établissements, l'étude systématique de la langue maternelle et des langues étrangères n'est nullement négligée.

Par sa pédagogie des langues vivantes, Goethe poursuit des objectifs moins culturels, plus pratiques que ceux de Fellenberg. A Hofwil en effet, les langues vivantes étaient enseignées curieusement, en liaison avec l'histoire, pour susciter l'intérêt des élèves, leurs études devenaient de ce fait chronologiques. On commençait par la langue et la littérature grecques, en même temps que les enfants acquerraient une connaissance de l'Antiquité. A dix ou douze ans, les élèves étaient capables de chanter des passages de l'Odyssée. Ensuite, venait le latin avec l'étude de l'époque romaine, et les langues vivantes n'étaient abordées qu'avec le Moyen Âge et les temps modernes. Goethe n'a pas adopté cette étrange méthode qui ne semblait pas faire de place à la pratique de la langue et qui, de ce point de vue était nettement beaucoup moins moderne que celle de Goethe. Il est à noter qu'aucune allusion n'est faite aux livres scolaires; les élèves en ont-ils? cela paraît douteux. Peut-être en ouvrent-ils à leurs heures de loisir, mais on ne nous le dit pas. Il est pourtant difficile d'admettre que Goethe qui,

dès l'enfance était un "dévoreur" de livres ait partagé le mépris de Rousseau pour l'usage de l'imprimé en pédagogie "En ôtant ainsi tous les devoirs des enfants, j'ôte les instruments de leur plus grande misère, savoir les livres, La lecture, le fléau de l'enfance est presque la seule occupation qu'on lui sait donner. A peine à 12 ans, Emile saura-t-il ce que c'est qu'un livre. Il n'apprendra à lire que lorsqu'il en ressentira le besoin (Emile II; 115).

X
X X

Wilhelm est conduit ensuite dans le district de la musique expérimentale (der Bezirk der Instrumentalmusik). Goethe est très sensible au décor, au cadre dans lequel l'enseignement sera donné. Le district de la musique instrumentale nous est décrit avec soin : c'est une gracieuse succession de vallées, de petits bois, de paisibles ruisseaux bordés de gazon. Sur les collines, les chaumières sont entourées de verdure. Ces habitations sont éloignées les unes des autres pour que les sons et les dissonances ne s'entendent point de l'une à l'autre. Wilhelm assiste à l'interprétation d'un morceau par tout un orchestre, avec autant de force que de douceur et il remarque sur une seconde estrade, plus petite, le groupe des débutants où chacun tient son instrument en position mais sans jouer. Toutefois, il est fréquent lui dit-on, que, à l'occasion de telles fêtes, de nouveaux talents se révèlent.

A l'enseignement de la musique instrumentale se joignent celui du chant et l'initiation à la poésie en particulier la poésie lyrique. On explique à Wilhelm qu'il est indispensable que les deux soient développés pour eux-mêmes et par eux-mêmes, puis l'un à côté de l'autre et l'un avec l'autre. Les élèves apprennent d'abord à les connaître dans leurs caractères spécifiques, on leur enseigne

ensuite comment ils se conditionnent mutuellement puis en viennent de même à s'affranchir l'un de l'autre". Les chanteurs que l'on trouve dans la Province Pédagogique sont eux-mêmes poètes, pour la plupart, La danse est également enseignée.

Après avoir visité le district de la musique, ceux du chant, de la poésie et de la danse, Wilhelm pénètre dans celui de l'architecture. Toujours soucieux du cadre et de son rôle, Goethe situe l'enseignement de l'architecture dans un paysage différent, où les maisons ne sont plus disséminées, et ne ressemblent plus à des chaumières. Elles sont, au contraire, bâties sur un plan régulier, imposantes et belles à l'extérieur, vastes, confortables et élégantes à l'intérieur, elles constituent presque une petite ville, spacieuse, bien construite, en harmonie avec la région avoisinante. Là est le domaine des arts plastiques et des métiers apparentés". En pénétrant dans cette partie de la Province Pédagogique, le visiteur est avant tout frappé par le silence qui y règne, un silence tout particulier qui planait sur ces demeures "Une paix solennelle règne sur toute la contrée, et, n'eut été le marteau du sculpteur et les coups mesurés des charpentiers ... aucun bruit n'eut ému l'atmosphère". Jusqu'ici les élèves étaient groupés, ils recevaient un enseignement collectif. Il en va tout autrement désormais car le travail de l'artiste voué aux arts plastiques est un travail de solitaire. Les élèves sont traités avec sévérité et donnent l'impression d'être animés par un esprit invisible, qui les achemine vers un but unique. On n'aperçoit nulle part ni esquisses, ni projets, chaque ligne étant tracée après mûre réflexion. Cette méthode, extrêmement directive et contraignante, a pour objet, nullement dissimulé, de brider au maximum l'imagination, ce qui dans une école d'art peut paraître étrange.. Le guide de Wilhelm lui explique "que l'imagination est, au demeurant, une faculté vague, instable, et que tout le mérite des peintres et sculpteurs se borne à la délimiter toujours plus, à la tenir en bride et en dernier ressort, à l'élever au niveau de la réalité. (die Einbildungskraft sei ohnehin ein vages, unstätes

Vermögen, während das ganze Verdienst des bildenden Künstlers darin bestehe, das er sie immer mehr bestimmen, festhalten, ja endlich bis zur Gegenwart erhöhen lerne" II, 8, p. 243) Cette rigueur est appliquée également dans l'enseignement de la musique où l'on ne concède rien à l'arbitraire de l'élève. Celui-ci n'est pas autorisé à inventer à sa guise. "L'élément dans lequel son action doit s'exercer est rigoureusement déterminé (das Element worin er wirken soll, ist entschieden gegeben). Certes, il ne s'agit pas de la liberté de composer mais de l'apprentissage de base, des règles strictes du doigté et il est évident que dans ce domaine du "métier", un certain dirigisme est de rigueur. Goethe semble se méfier de toute fantaisie, de tout libre cours laissé à l'imagination. Cet effort pour "coller" à la réalité était déjà réclumé par Rousseau à propos de la pédagogie du dessin : "les enfants, grands imitateurs essaient tous de dessiner, je voudrais que le mien cultivât cet art, non précisément pour l'art même, mais pour se rendre l'oeil juste et la main flexible. je veux qu'il ait sous les yeux l'original même et non pas le papier qui le représente (Emile II). Si les principes de Rousseau sont valables et reflètent un sens pédagogique certain, l'idée de Goethe de supprimer esquisses et projets est, elle, parfaitement utopique et ne saurait être appliquée dans l'enseignement du dessin.

On peut se demander si des règles aussi strictes et aussi étroites ne risquent pas de nuire au développement d'un vrai talent, à plus forte raison du génie : Pour Goethe, bien au contraire, c'est la justification suprême de telles sévères exigences, de telles règles absolues : de permettre au génie, au talent inné de les saisir spontanément, de s'y soumettre naturellement avec la plus parfaite obéissance. Il n'y a que le demi talent qui cherche à mettre sa singularité bornée à la place de l'universalité et manifeste une indépendance désordonnée. Aussi ce dernier ne sera t-il pas toléré et on préservera au contraire les élèves de telles méprises qui les troublent et gâchent toute une part de la vie, voire : leur vie entière.

On explique à Wilhelm que, contrairement à l'apparence, c'est le génie qui s'accommode le mieux de cette discipline, car il sait en voir les avantages. En particulier, "il comprend que l'art est l'art, précisément parce qu'il n'est point la nature, il se plie au respect même de ce que l'on pourrait appeler conventionnel" ("er begreift dass Kunst, eben darum Kunst heisse, weil sie nicht Natur ist" II; 8). Or, qu'est ce que la convention ? - c'est l'entente entre les hommes d'élite pour déterminer ce qui est nécessaire, indispensable au bien suprême. L'art sera donc conventionnel dans la mesure où il tiendra compte de l'utile. Nous voici à l'opposé des thèmes du Sturm und Drang, bien loin de Rousseau et de Werther. Certes, une telle conception s'harmonise avec les principes généraux de la Province Pédagogique qui s'efforce de réduire l'opposition existant entre l'individualité et la loi, mais au profit de cette dernière. On oriente l'élève selon ses dispositions présentes (il ne semble même pas être consulté) et, une fois fixée cette orientation, il est soumis à une stricte obéissance aux lois. Peut-être, après tout, est-ce ainsi que l'on accède au bonheur. Les dirigeants de la Province le pensent, et Wilhelm ne répond rien, compte-tenu de sa propre formation de tels propos devraient le surprendre, ou a-t-il été à ce point "mis au pas" par la Société de la Tour ?

X

X X

Wilhelm et son guide passent ensuite dans le district des peintres et des sculpteurs. Le style des maisons varie une nouvelle fois encore et... pour une raison pédagogique. Pour le musicien, il fallait éviter de flatter l'oeil au profit de l'oreille, car il doit être constamment recueilli en lui-même, il lui faut développer son être le plus intime afin de pouvoir ensuite le manifester au dehors. Il n'a pas à flatter son sens de la vue. L'oeil n'a que trop tendance à prendre avantage sur l'oreille, et sollicite

l'esprit de l'intérieur vers l'extérieur. Il en va tout autrement pour le peintre et le sculpteur, ceux-ci auront, au contraire, besoin de vivre au contact du monde extérieur pour manifester leur personnalité. Aussi les loge-t-on "comme des dieux et des rois", sinon ils ne pourraient bâtir et décorer les demeures des dieux et des rois. "Ils doivent enfin s'élever si haut au-dessus du vulgaire, que la communauté du peuple tout entier se sente ennoblie dans ces oeuvres et par elles". ("Sie müssen sie zuletzt dergestalt über das Gemeine erheben, dass die ganze Volksgemeinde in und an ihren Werken sich veredelt fühle" II; 8).

Assez curieusement, ces apprentis peintres et sculpteurs ne participent pas à la fête générale, car, pour eux, nous dit-on, c'est fête toute l'année : ils contemplent leur oeuvre qui est devant eux et devant le monde, alors que les musiciens ont besoin de fêtes et d'un auditoire. De même n'y a-t-il pas lieu de monter des expositions pour les peintres et les sculpteurs, car le district offert à ces artistes constitue une exposition permanente.

Si la poésie lyrique se rattache au chant, la poésie épique est liée aux arts plastiques. Les conceptions de Goethe relèvent ici de l'utopie la plus complète. En effet, Wilhelm apprend avec étonnement "qu'on ne permet pas aux élèves de lire ou de déclamer les oeuvres des auteurs anciens ou modernes. On se contente de leur exposer, de façon toute laconique, un certain nombre de mythes, de traditions et de légendes". On juge des dons des élèves d'après l'interprétation qu'ils donnent ensuite de ces résumés. Les résultats ainsi obtenus sont, paraît-il, nettement meilleurs que ceux qu'obtiendraient les élèves en retravaillant des sujets déjà traités. Wilhelm assiste à une séance de travail conduite selon cette étrange méthode. Il rencontre plusieurs peintres qui travaillent dans une salle ; un jeune homme plein d'entrain leur raconte, avec force détails, une histoire très simple, de sorte qu'il employait presque autant de mots que l'artiste de coups de pinceau, pour donner lui aussi le plus de fini possible à son exposé" ("Mehrere Maler waren in einem Zimmer beschäftigt, ein munterer junger Freund

erzählte sehr ausführlich eine ganz einfache Geschichte, so dass er fast ebenso viele Worte als jene Pinselstriche anwendete, seinen Vortrag ebenfalls aufs rundeste zu vollenden" II; 8) . Cette méthode a au moins l'avantage de plaire aux élèves, ce qui, pour Goethe, est une condition indispensable. Mais elle est plus favorable à l'éclosion d'un art collectif qu'à l'épanouissement de fortes personnalités. Nous assistons en effet au travail de nombreux jeunes gens dans un même atelier, s'efforçant de reproduire chacun selon sa technique, de peintre, de dessinateur, de sculpteur, un groupe colossal exposé au centre de l'atelier. L'auteur du groupe, lui-même, le refait, aux dimensions d'une maquette en s'inspirant des améliorations apportées par ses camarades dans leur exercice de copie. Il en sortira finalement, lorsque le groupe sera réalisé en marbre, une oeuvre qui "bien que conçue, modelée et exécutée par un seul individu, semblait appartenir à tous" ("obgleich nur von einem unternommen, angelegt und ausgeführt, doch allen anzugehören scheinen möge" II; 8). Conception étrange, à la fois individuelle et collective de la genèse d'une oeuvre d'art. Il semble que, dans la Province Pédagogique, on ne se départit pas d'une méfiance certaine envers le génie, on redoute même la personnalité un peu trop affirmée car elle peut nuire à la collectivité, à l'organisation sociale dont la préservation est le souci premier.

X

X X

Wilhelm, malgré ses années de formation et de voyage n'est pas sans avoir gardé au fond de son coeur un penchant pour le théâtre, aussi s'inquiète t-il de savoir dans quelle région de la province l'art dramatique est cultivé. Or cet art est exclu de cet établissement d'éducation car "le drame suppose une masse oisive, et même

toute une populace et il n'y a rien de pareil ici" ("denn das Drama setzt eine müssige Menge, vielleicht gar einen Pöbel voraus, dergleichen sich bei uns nicht findet" II; 8). Si de tels gens venaient à exister dans la Province Pédagogique et ne se décidaient pas à partir d'eux-mêmes, ils seraient purement et simplement expulsés. Cette curieuse attitude est pourtant justifiée par le souci des éducateurs d'écartier tout ce qui n'est pas "réel", lié au naturel. Or le théâtre a quelque chose de factice, l'activité du comédien un fond trompeur incompatible avec les règles en vigueur dans la Province. Aucun élève n'accepterait d'être comédien : car aucun se résoudrait de bon gré à susciter dans la foule, par une gaieté mensongère ou une douleur feinte, un sentiment sans authenticité et sans à propos, avec le désir contestable de procurer aux auditeurs des plaisirs variés et toujours douteux. L'art du comédien est pour les directeurs de la Province un ensemble de jongleries et de telles jongleries (Gaukeleien) ont paru nettement dangereuses et incompatibles avec la gravité des intentions" II; 8).

Aussi est-ce à tort que Wilhelm s'imaginait que cet art touchant à tous les domaines, les stimulait, au contraire, lui réplique t-on, il les exploite et les corrompt. Si le comédien s'associe au peintre, il ne peut qu'y gagner mais le peintre y perd, il en est de même du musicien. Le surveillant use d'une intéressante comparaison pour faire sentir à Wilhelm le caractère naïf du théâtre qui lui est resté cher : "Il compare l'ensemble des arts à des frères dont la majorité serait disposée à vivre sous un régime de saine économie, mais dont l'un, d'esprit léger, chercherait à s'appropriier le patrimoine de la famille pour le dissiper. Telle serait la position du théâtre parmi les autres arts et même dans la Société. Son origine est équivoque et jamais il ne peut la démentir, qu'on veuille le considérer comme un art, un métier ou un passe temps"

X

X X

Devant de telles déclarations sur le caractère néfaste du théâtre comme possibilité de formation, Wilhelm est amené à se pencher sur son passé, sur les souffrances qu'il a endurées "sur la scène et pour la scène" et il se réjouit d'apprendre que les jeunes gens confiés aux Sages de la Province Pédagogique éviteront ces écueils. Oubliant les joies que le théâtre lui avait apportées et ne retenant que ses déceptions, il "bénit ces saints hommes qui avaient épargné à leurs élèves de pareils tourments et qui, par conviction et par principe, avaient banni ces dangers du milieu d'eux". ("er segnete die frommen Männer, welche ihren zöglingen solche Pein zu ersparen gewusst und aus Überzeugung und Grundsatz jene Gefahren aus ihrem Kreise gekannt" II;8)

Malgré tout, Wilhelm éprouve une certaine rancœur, car, comme le souligne Goethe, l'homme peut être convaincu de la non valeur d'un objet qui lui est cher, s'en détourner et le maudire, il n'admet pas que d'autres le traitent ainsi, peut-être par esprit de contradiction. Et l'amour du théâtre est enraciné dans le coeur de Wilhelm, de Wilhelm-Goethe, car ce dernier ne peut se retenir de prendre pour la première fois directement la parole dans le roman : "Celui qui rédige ses notes avoue lui-même qu'il ne laisse pas d'éprouver certain déplaisir à laisser passer cet entretien. N'a t-il pas, a plus d'un égard, consacré au théâtre plus de temps et de force qu'il ne convenait ? Et voudrait-on le persuader que ce fut une erreur irrémissible, un effort stérile ?" ("Mag doch der Redakteur dieser Bogen hier selbst gestehen : dass er mit einigem Unwillen diese wunderliche Stelle durchgehen lässt. Hat er nicht auch in vielfachem Sinn mehr Leben und Kräfte als billig dem Theater zugewendet ? und könnte man ihn wohl überzeugen, dass dies ein unverzeihlicher Irrtum, eine fruchtlose Bemühung gewesen ? " II; 9). La réponse n'est pas donnée ici, mais à Wilhelm, Jarno a déjà répliqué qu'aucune erreur n'était stérile et qu'il n'avait jamais perdu réellement son temps.

Les sages de la Province se sont d'autre part donné pour règle de respecter les dons innés des élèves. Si un de ceux-ci présente des dons réels de mimes, la Province

Pédagogique ne saurait l'empêcher de faire carrière au théâtre, son principe fondamental et le plus sacré étant "de ne jamais égarer un seul talent, une seule disposition". Aussi, dans le cas où cet élève fait preuve d'un besoin irrésistible d'imiter le caractère, la tournure, les goûts, le langage d'autrui, l'adresse-t-on à un des grands théâtres après s'être assuré toutefois que cette vocation n'est pas le résultat d'une humeur passagère mais que le sujet reste fidèle à sa nature.

X

X X

Après cet échange de vues sur le théâtre, la visite commentée de Wilhelm à la Province Pédagogique tourne brusquement court. Un des Trois, pour lequel Wilhelm a, nous dit-on, une particulière sympathie car sa douceur prévenante, indice d'une grande pureté et tranquillité d'âme était communicative et bienfaisante, fournit à Wilhelm "un aperçu plus général sur les conditions intéressantes et les relations extérieures de l'institution". ("eine allgemeinere Übersicht ihrer innern Zustände und äussern Verbindungen" II; 9). Mais aucune précision n'est fournie au lecteur qui reste sur sa faim. Wilhelm, lui, semble satisfait du plan d'éducation qu'a suivi son fils. Heureusement, car les explications qui lui sont données, ne le sont ^{qu'}après que Felix ait terminé pratiquement sa formation en devenant éleveur de chevaux.

X

X X

La description de la Province Pédagogique est donc très superficielle et il est difficile de se faire une idée satisfaisante du fonctionnement d'une telle institution. Nous ignorons la manière dont elle recrute ses élèves : le séjour est-il gratuit ? et, dans l'affirmative, qui entretient cet établissement. Il semble que ce soit la Société de la Tour. Mais aucune indication n'est fournie à ce sujet. La Province est-elle largement ouverte dans un esprit démocratique ou le recrutement est-il restreint aux enfants d'une élite, ou d'un milieu financièrement aisé ? Nous ne savons pratiquement rien de l'enseignement général qui y est donné ; on peut même se demander s'il y a un réel enseignement général, de toutes façons, sa place paraît bien mince. Aucun réel plan d'études, aucune programmation dans l'acquisition des connaissances ne sont indiqués. Peut-être faut-il voir là une influence de Rousseau qui, par réaction contre l'enseignement officiel, était dans ce domaine assez peu exigeant pour Emile : "Souvenez-vous toujours, écrivait-il, que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner beaucoup de choses mais de ne laisser entrer dans un cerveau que des idées justes et claires (Emile III,). Conception pédagogique assez dans la ligne de Montaigne, certes, . . . il est cependant étrange que Goethe, nourri de littérature classique ne fasse pas mention de l'étude des langues classiques, dans la formation de la jeunesse, tout au moins des jeunes gens doués sur le plan littéraire. Aucune allusion n'est faite aux auteurs anciens, en qui . . . Goethe voyait pourtant des maîtres de l'éloquence, ni, d'ailleurs, aux écrivains modernes. Il est moins surprenant que les mathématiques soient négligées et introduites discrètement à l'occasion de l'étude de la musique, car nous savons que Goethe sous-estimait fâcheusement leur importance dans le domaine des sciences et, à plus forte raison, des réalisations pratiques. Nourri de Platon, il aurait pu reconnaître aux mathématiques un rôle formateur de premier plan. Platon ne voyait-il pas en elles (Hippias) la formation générale de l'esprit antérieure à toute spécialisation ? Elles constituaient l'exercice le plus fructueux pour l'esprit philosophique. Dans la

République, Platon soulignait l'importance des mathématiques, science dont les applications s'étendent à tout, non seulement aux arts de la construction mais aux arts militaires et aux techniques de l'administration : aussi leur étude est-elle, pour lui, indispensable à ceux qui auront la charge de diriger l'Etat.

La Province Pédagogique a été présentée comme une utopie pédagogique. Transposée à notre époque elle apparaîtrait comme un établissement hétérogène, à la fois école d'agriculture, collège technique, école de dessin, conservatoire de musique, académie de danse, institut d'arts plastiques. Institution polyvalente, certes, mais de faible niveau. Le peu que nous connaissions des méthodes pédagogiques employées permet de conclure que les élèves ne sont pas conduits bien loin. On comprend mal comment Goethe pouvait concilier la formation assez sommaire (en l'absence de toutes notions de base solidement enseignées), donnée dans cet Institut et sa conviction de la nécessité, dans la nouvelle Société, de spécialistes hautement compétents. Si Goethe s'inspirait de Rousseau en plaçant au premier plan l'apprentissage d'un métier, il semblait avoir oublié que Rousseau visait, lui, beaucoup plus haut. "Malheureusement nous ne pouvons, écrivait-il, (Emile III), passer tout notre temps à l'établi. Nous ne sommes pas apprentis, ouvriers, nous sommes apprentis hommes et l'apprentissage de ce dernier métier est plus pénible et plus long que l'autre". Dans la Province Pédagogique la formation de l'homme, en dehors et au-dessus, de celle d'artisan, voire simplement d'ouvriers qualifiés, semble assez sommaire : elle consiste avant tout en une éducation morale centrée, d'une part, sur un conservatisme social indéniable, car les différents respects ne prêtent guère à une évolution sociale, et d'autre part sur une vague religiosité, sorte de déisme moral. Dans ce domaine même de la métaphysique, Goethe n'insiste pas sur sa conception de l'Univers, faisant de l'Homme un élément du mécanisme universel.

Goethe s'est, certes, inspiré directement de l'établissement d'Hofwil et des théories pédagogiques de Fellenberg, mais sa Province Pédagogique peut difficilement être considérée comme une institution modèle de formation. Sur de nombreux points, pour ne pas dire sur tous, les renseignements fournis par les Surveillants (bien qu'ils aient été autorisés par les Sages à tout révéler à Wilhelm) demeurent vagues, imprécis. Même lorsqu'il s'agit de la formation des artistes, sujet relativement plus développé, les indications demeurent superficielles, réellement utopiques le plus souvent. Si l'on se rappelle à quel point l'enseignement des disciplines intellectuelles est inexistant ou au mieux très négligé, on ne peut qu'être inquiet de la formation et du niveau des élèves qui quitteront cette Province pour entrer dans la vie active et s'insérer dans la Société Nouvelle. Certaines disciplines semblent inconnues. L'éducation physique n'a pas sa place dans cette institution, sinon, curieusement, pour les linguistes qui pratiquent les langues en montant à cheval. Il semble que les travaux manuels (en particulier les travaux agricoles) la remplacent. Pourtant, Goethe n'était pas hostile à cette discipline et avait protesté énergiquement lorsque certains souverains soupçonneux avaient décidé la fermeture des salles de culture physique (Turnanstalten) pour raisons politiques. Il avait alors soutenu que cet enseignement équilibrait le travail intellectuel, souvent trop intense dans l'enseignement traditionnel. D'autre part, il manque à cette province une "Ecole Normale" : Goethe ne semble pas s'être préoccupé de la formation des enseignants, grave lacune qui n'existait pas dans l'établissement de Fellenberg où un cours normal était adjoint à l'école des pauvres, avec utilisation de la méthode de Pestalozzi. Il est étrange qu'il ait négligé cette question dans la Province Pédagogique alors qu'elle était à l'ordre du jour dans de nombreux états de l'Allemagne de l'époque (cf : chapitre I sur le climat pédagogique. Création d'un Schulmeisterseminar à Berlin en 1748 ; oeuvre de Bazedow à Dessau...) Goethe qui refusait au père la compétence voulue pour éduquer ses

enfants tant sur le plan des connaissances que des rapports affectifs, qui soulignait que les éducateurs devaient être des professionnels, des techniciens de la pédagogie, ne dit pas un mot sur les exigences de la formation des enseignants.

X

X X

La lecture des chapitres consacrés à la Province Pédagogique est, on ne peut le nier, décevante. On pouvait espérer qu'en opposition au système, ou, plus exactement à l'absence de système dans l'éducation de Wilhelm, Goethe se proposerait d'esquisser le plan d'un établissement d'éducation valable, s'inspirant des modèles novateurs existants et qu'il connaissait, et des idées pédagogiques assez révolutionnaires de son époque. Or il se borne à présenter une utopie, qui n'est pas utopique seulement par le faible niveau général des enfants, et des moyens matériels dont on peut normalement disposer, mais surtout par l'incohérence des doctrines qui y sont appliquées. Peut-on même parler de doctrines pédagogiques, peut-être vaudrait-il mieux se borner à voir dans la Province Pédagogique que la transposition, sous forme de symboles pédagogiques, d'idées générales sur la formation de l'homme,

Les Années d'Apprentissage contenaient les idées de jeunesse de Goethe, les Années de Voyage la "sagesse décadente de son âge mûr ("abgeklärte Altersweiheit" - Otto Kohnmeyer - Province Pédagogique) il avait près de 70 ans, ce qui explique une attitude conservatrice assez regrettable dans le domaine de l'éducation. Renonçant au développement égoïste de la personnalité, pour célébrer l'idéal de l'homme utile à la société, Goethe voyait dans la Loi, dans la règle, la condition de la vraie liberté".

Toute pédagogie doit reposer sur un postulat de base : pour Goethe, ce sera le principe de limitation (Beschränkung) et, par là, il s'oppose autant à sa propre jeunesse qu'à Basedow et Pestalozzi : Position "conservatrice" qui rappelle assez fâcheusement les termes d'une lettre où Fellenberg s'exprimait ainsi : "Oui la garantie de l'ordre public en Europe, repose en fin de compte sur le fait que chacun, qu'il appartienne à ceux qui gouvernent ou aux gouvernés, reçoive la culture et la vertu qui lui permette de tenir sa place, la place que la Providence ou ses dons naturels lui a procurés". Capo d'Istria ajoutait : "Le genre humain ne pourra jamais parvenir à remplir sa destination qu'au moyen d'une culture intellectuelle morale et religieuse aussi favorable à la félicité des individus et des familles qu'à la prospérité des Etats et essentielle en tout temps à la garantie de l'ordre social" (Rapport p.57).

Gundolf, dans son célèbre ouvrage sur Goethe (Tome III) soulignait la différence entre les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage. Le premier roman est un roman d'éducation au plein sens du terme. Le héros se forme peu à peu au hasard des rencontres qu'il fait. Les Années de Voyage au contraire ne se bornent pas à avoir l'éducation de l'individu pour lui-même, mais l'éducation des individus pour faire d'eux des citoyens valables. Aussi est-il normal, dans l'optique de ce second roman, que la Province Pédagogique sacrifie nettement la culture générale à la formation professionnelle. Dans les "lignes fondamentales de la pédagogie de Goethe" Oldenberg écrit : "Autant Goethe était contre la limitation des études humanistes par les études pratiques dans nos établissements d'enseignement, autant il était partisan d'une formation professionnelle pratique, aussitôt que possible, d'une préparation au futur métier que nos écoles ne pouvaient donner" (Wie sehr Goethe gegen die Beschränkung der Humanitätsstudien durch Realien in unsern Bildungsanstalten war, so sehr war er für die frühe praktische handwerksartige Vorbereitung zum künftigen Beruf, die freilich unsere Schulen nicht geben können" Grundlinien der Pädagogik

Goethes p. 95). Pédagogie de caste formant d'un côté, dans des établissements de type classique, des hommes cultivés et d'autre part, dans des Provinces Pédagogiques, de bons ouvriers qualifiés, heureux de leur sort. Fr. Heussler dans son "Goethe éducateur" définit ainsi le but poursuivi par la Province Pédagogique : former des personnalités fraîches et saines, harmonieusement développées, satisfaites, aptes au travail et aimant le travail, modestes mais toutefois conscientes de leur valeur respectueuse et pieuse mais aussi indépendantes et libres. ("Es gilt frische und gesunde harmonisch entwickelte und zufriedene arbeitsfreudige, Vermütig... doch ihres Werkes sich bewusste, ehrfürchtig : fromme und doch innerlich selbstständige Mensche, freie Persönlichkeiten zu bilden" p. 17) Il est évident que les "chefs du type Odoardo ou de Leonardo ou de Jarno ne seront jamais formés dans une Province Pédagogique et il est douteux que Felix parvienne jamais à la culture que possédait son père. Curieusement Goethe ne forme pas le fils de son héros pour en faire un responsable de la Société qui va naître.

X

X X

Il nous appartient d'examiner maintenant la manière dont Goethe concevait l'éducation des filles, sujet qu'il a abordé dans certains chapitres des Années d'Apprentissage et de Voyage, mais avec plus de soin et de détails, dans les Affinités Electives .